

Séance 3 — Anticipations

Monique Wittig, *Les Guérillères*

Elles disent, enfer, que la terre soit comme un vaste enfer. Ainsi elles parlent en criant en hurlant. Elles disent, que mes paroles soient comme la tempête le tonnerre la foudre que les puissants laissent tomber de leur hauteur. Elles disent, qu'on me voie partout les armes à la main. Elles disent la colère la haine la révolte. Elles disent, enfer, que la terre soit comme un vaste enfer en détruisant en tuant en portant le feu aux édifices des hommes, aux théâtres aux assemblées nationales aux musées aux bibliothèques aux prisons aux hôpitaux psychiatriques aux usines anciennes et modernes dont elles délivrent les esclaves. Elles disent, que le souvenir d'Attila et de ses hordes guerrières périsse dans les mémoires à cause de sa fadeur. Elles disent qu'elles sont plus barbares que les plus barbares. Leurs armées s'augmentent d'heure en heure. Des délégations vont au-devant d'elles quand elles s'approchent des villes. Ensemble elles portent le désordre dans les grandes cités, faisant des prisonnières, passant par les armes tout ce qui ne reconnaît pas leur force.

Elles citent les longs vers de, nous sommes vraiment la lie de ce monde. Le froment, le mil, l'épeautre et toutes les céréales / c'est pour les autres que nous les semons, quant à nous, malheureux / avec un peu de sorgho nous nous faisons du pain. / Les coqs les poules les oies les poulardes / ce sont les autres qui les mangent, quant à nous, avec quelques noix / nous mangeons des raves comme font les cochons. / Nous sommes des malheureux et des malheureux nous serons. / Nous sommes vraiment la lie de ce monde. Elles placent comme exergue à cette citation la phrase de Flora Tristan, les femmes et le peuple marchent la main dans la main.

Elles disent, prends ton temps, considère cette nouvelle espèce qui cherche un nouveau langage. Un grand vent balaie la terre. Le soleil va se lever. Les oiseaux ne chantent pas encore. Les couleurs lilas et violet du ciel s'éclaircissent. Elles disent, par quoi vas-tu commencer ? Elles disent, les prisons sont ouvertes et servent d'asiles de nuit. Elles disent qu'elles ont rompu avec la notion de dedans et de dehors, que les usines ont abattu, chacune, un de leurs murs, que les bureaux ont été installés en plein air sur les digues, dans les rizières. Elles disent, on se trompe fort si l'on s'imagine que j'irai, moi, femme, parler avec violence contre les hommes quand ils ont cessé d'être mes ennemis.

Séance 5 — Dystopismes

Octavia Butler, *La Parabole du semeur*, chapitre 15

C'était la première fois, aujourd'hui, que je foulais le macadam d'une autoroute. Une expérience à la fois fascinante et effrayante. Toute une foule de gens y circulait, portant, poussant ou tirant des charges de toutes sortes. Une foule hétérogène, où se mélangent Noirs, Blancs, Hispaniques et Asiatiques. Des familles entières sont en marche, les femmes portant leur bébé dans le dos, attaché dans une couverture, ou bien posé au-dessus de leurs maigres biens entassés dans des charrettes à bras, à l'intérieur desquelles il y a parfois une vieille personne ou un handicapé. D'autres avancent comme ils peuvent sur des béquilles ou appuyés à leurs compagnons d'infortune. Presque tous sont armés – de machettes, de couteaux, de fusils et, bien sûr, d'armes de poing dans leur holster d'épaule ou de hanche. De temps à autre, des flics passent en voiture, indifférents au spectacle.

J'ai observé que les gens ne buvaient ni ne mangeaient jamais en marchant, qu'ils s'arrêtaient pour ça, à l'écart du flot. J'ai aussi observé que ceux qui se restauraient tout en marchant le faisaient furtivement, en se cachant. J'en ai déduit qu'ici l'eau et la nourriture étaient des biens précieux, capables d'éveiller toutes les convoitises.

J'ai vu une femme s'évanouir à côté de nous. Je n'en ai pas éprouvé de douleur, juste le fléchissement subit de ses genoux. J'en ai trébuché mais j'ai pu me rattraper. La femme est restée par terre pendant quelques secondes puis elle s'est relevée péniblement et a repris sa marche.

C'est une foule sale, dépenaillée. Il s'en dégage une écœurante odeur corporelle. Nous n'avons pas meilleur aspect, après notre troisième jour passé à dormir à même le sol et sans avoir eu la possibilité de nous laver une seule fois. Il n'y a que nos sacs de couchage flambant neufs qui nous distinguent et attirent peut-être une attention indésirable. Nous aurions dû les salir avant de partir. Je le ferai sans faute ce soir, à l'étape.

Tels des requins dans la foule grouillante du grand banc en migration, des jeunes types maraudent. Ils me rappellent Keith. Ils ne portent rien d'autre que leurs armes. Inquiétant. Ils plantent leur regard dans le vôtre et le mieux que vous ayez à faire, c'est de faire semblant de ne pas les voir. Zahra sait très bien faire ça. On dirait qu'elle ne voit rien quand elle marche. Elle a le regard vide, le visage sans expression d'un joueur de poker. Harry l'imite très bien. Quant à moi, mon hyperempathie m'a depuis longtemps enseigné l'art de ne rien laisser paraître.

Mon arme est maintenant chargée et je la porte dans le holster, bien visible sous ma chemise ouverte. Harry s'est acheté un coutelas de chasse, qu'il porte à la hanche. Il n'avait pas assez d'argent pour se payer un pistolet. J'aurais pu en acheter un deuxième, mais ça aurait trop entamé ce qui me reste, et nous avons une longue route devant nous.

Avec les quelques dollars qu'elle s'est faits en vendant les chaussures et les vêtements de mes petits frères, Zahra s'est acheté un couteau et quelques effets personnels. Je n'ai pas voulu qu'on partage cet argent. Elle en avait trop besoin.